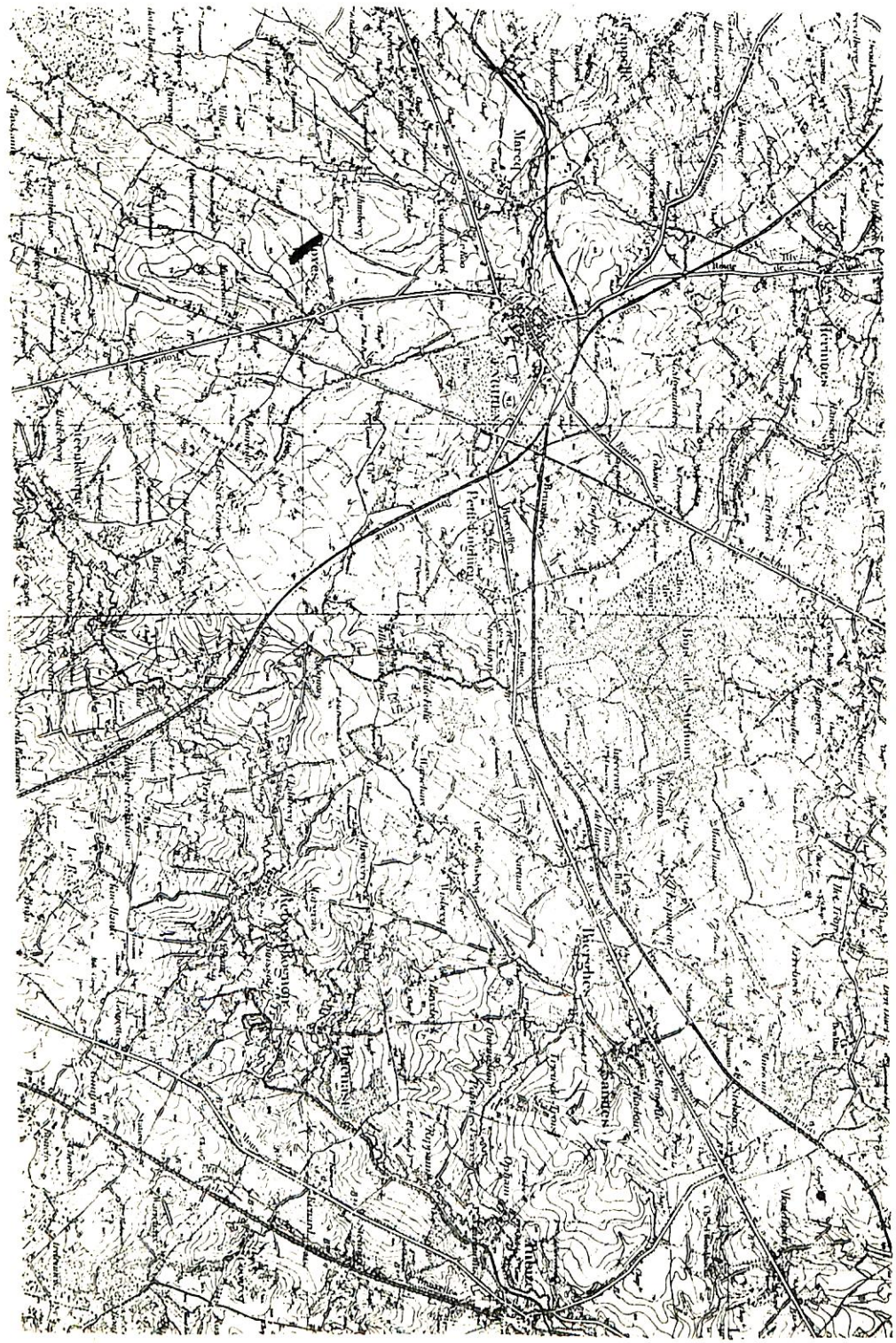


LE COMBAT DE STEENKERQUE ET DE LA BATAILLE DE NAMUR EN 1692



ANNALES
 DU CERCLE ARCHÉOLOGIQUE

D'ENGHIEN.

LE

COMBAT DE STEENKERQUE

3 août 1692.

La guerre de la Dévolution, commencée en 1667 par Louis XIV contre l'Espagne, n'avait été qu'interrompue par les paix d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue et la trêve de Ratisbonne ; elle avait recommencé de plus belle en 1689 contre les alliés d'Augsbourg, et la Belgique devint encore l'arène des armées étrangères. Grâce aux prodigieux efforts des Français, ceux-ci avaient obtenu la supériorité depuis 1690. En avril 1691, Mons était tombé en leur pouvoir, après neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée de Guillaume III, roi d'Angleterre ; dans la campagne de 1692, Louis XIV avait assiégé et pris Namur pendant que Luxembourg empêchait Guillaume III de passer la Meuse.

à la tête de 80,000 hommes. Néanmoins les Alliés espérant reprendre l'avantage avaient fait de nouveaux efforts. Le roi d'Angleterre obtint de son Parlement une nouvelle armée, et, le 3 août 1692, il surprit Luxembourg, qui était venu la veille camper à Steenkerque près d'Enghien.

Cette action est connue dans l'histoire sous le nom de combat de Steenkerque et nous allons en donner la narration. Il nous paraît devoir être utile et agréable au lecteur de faire précéder celle-ci de l'esquisse topographique suivante.

Les Alliés avaient leur camp en avant de Hal. L'aile droite, dont le centre était en avant et près de la ville, formait, aux deux tiers environ de la distance entre celle-ci et Lembeke, en arrière à droite et près de la cense de Notre-Dame, un saillant avec la gauche ; celle-ci s'appuyait à la Cour-Neuve, voisine de Tubize.

Les Français appuyaient leur droite à la rive gauche de la Senne, en-deçà de Steenkerque, près du confluent de la Brainette. Leur front passait ensuite par la chapelle de Mairebois et par Lisbecke, et il coupait la chaussée actuelle de Tournai à 250 mètres en arrière de l'embranchement de la porte d'Enghien dite d'Hoves ; ce front, traversant la Marcq à mi-distance d'Enghien au pont le plus rapproché sur cette rivière, allait enfin appuyer sa gauche au Nachtegael, village d'Hérinnes.

La réserve des Français, campée entre Marcq et Saint-Pierre-Capelle, avait la droite à l'embranchement du chemin entre ces deux villages et le chemin qui va de Torre-Borre à la ferme Lepers ; la gauche, dirigée vers le calvaire du Rendries, s'appuyait au sentier qui, de la chaussée de Grammont, va rencontrer le chemin de Marcq vers ce calvaire.

Les Alliés marchèrent vers Steenkerque de la manière suivante.

La droite, partant de devant Hal, suivit la lisière S.-O. du bois de Strihoux (1), passa par le moulin et par la droite de Sainte-Renelde dans une direction qui traverse ensuite, à proximité de ce village, la chaussée de Tournai à Bruxelles, pour appuyer entre le Sartiau et le château de Wisbecq vers la ferme du Spinois.

Le centre alla de devant Lembeke vers le trieu de Troye et entre la ferme du Storin et celle de Kenestine et, laissant Wisbecq un peu à sa droite, arriva dans la bruyère en avant de la chapelle du Croly, à hauteur de l'alignement entre Wisbecq et Clabbecq.

La gauche, partie de la Cour-Neuve, à droite et un peu au-dessus de Tubize, passa par la Neuve-Cour et Stienbeek pour longer la Senne jusqu'au carrefour voisin de Rippain ; de là, appuyant vers la ferme de Troye, elle vint s'arrêter à hauteur et au centre de l'alignement entre Wisbecq et Rebecq, un peu en avant du Croly, vers la bruyère voisine de la ferme de Froidmont.

La plaine dans laquelle les Alliés s'arrêtèrent avant de commencer l'attaque, est circonscrite par le polygone qui a les saillants à Wisbecq, la chapelle du Croly, Rebecq et au Pluisson (ou Ploison ?).

L'armée des Alliés se développa ainsi pour l'action.

La droite, formée par la cavalerie disposée pour recevoir au besoin l'infanterie, était sur deux lignes en avant de Wisbecq, à hauteur du Sartiau et vers celui-ci. Elle s'appuyait à la rencontre du chemin de la chapelle du Warichaix avec le chemin allant du Sartiau vers la ferme du Spinois, et elle s'étendait un peu en avant et parallèlement au chemin du Sartiau vers la cense du Pluisson ; cette gauche s'arrêtait à mi-chemin entre la 8^e borne et le pont voisin du chemin de fer de Gand à Braine-

(1) C'est à tort que la carte de la Belgique au 20,000^e publiée par le *Dépot de la Guerre*, a substitué au nom de cet ancien bois celui de Stéhou.

le-Comte. Elle faisait ainsi face à la Haute-Folie, au Tilleul-au-Bois et au Grand-Stoquois.

Cette cavalerie avait détaché derrière la gauche de l'infanterie, qui formait principalement l'aile gauche, vingt-sept escadrons, sur trois lignes appuyant leur droite au point culminant en avant de la chapelle voisine du chemin du Bucq à la ferme du Trieu, et leur gauche sur la rive de la Senne, à la bifurcation du chemin qui va du Pont-Cordai au Bucq et vers Warelles.

Une troisième ligne partant de la chapelle du Warichaix, débordait l'aile droite jusqu'à la chapelle de la cense des Prés.

La gauche, composée, comme on l'a vu, principalement d'infanterie sur deux lignes, s'appuyait contre la rive gauche de la Senne, à la bifurcation du chemin du Bucq vers le Pont-Cordai et vers la ferme de la Danse ; elle s'étendait vers le saillant méridional du château de Warelles pour s'arrêter sur l'alignement entre les Six-Censes et la ferme du Pluison. Elle avait devant son front le Bucq, les fermes du Requiem, du Haut-Bosquet, du Coucou et les Six-Censes et derrière elle, le calvaire du Haut-Bosquet. Cette aile était renforcée au centre, vis-à-vis des Deux-Cerisiers, par une colonne double de douze bataillons ; en outre, son flanc droit était débordé par un échelon de treize bataillons sur deux lignes vers le Grand-Stoquois, à mi-chemin entre ce flanc et la ferme du Pluison.

Au début de l'action, la première ligne de la droite française, composée aussi presque exclusivement d'infanterie, s'appuyait au chemin de Steenkerque au Bucq, à hauteur de la chapelle voisine de celui-ci. Elle s'étendait, par la ferme du Requiem, jusqu'au groupe de maisons en arrière et à gauche de la ferme du Coucou, en suivant le chemin du Bucq à Hoves. La seconde ligne était parallèle à la première et presque aussi longue qu'elle. Les trois autres lignes étaient comprises dans le triangle formé par les Deux-Cerisiers, le Bucq et Steenkerque.

La cavalerie formait :

1° Une sixième et une septième ligne derrière l'infanterie à

hauteur de Steenkerque et un arc de cercle concave dont la gauche se dirigeait vers le Coucou.

2° Le centre du front de bataille sur deux lignes, partant de la droite de l'intersection du chemin de Steenkerque à Hoves avec celui des Fatronilles, aboutissait à la ferme du Chat. Ensuite cette cavalerie faisait, du point où le ruisseau du Chat traverse le chemin de Steenkerque à Hoves pour se jeter dans le ruisseau d'Odru, un crochet qui aboutissait à 380 mètres environ sur la Chaussée-Brunehault, à partir de l'embranchement où s'élèvent le moulin et la chapelle d'Hoves.

Sept bataillons étaient postés en réserve derrière le centre de cette cavalerie, à mi-distance entre la ferme du Chat et la Chaussée-Brunehault.

Par leur droite et par leur gauche respectives, les forces françaises et alliées présentaient la forme de deux marteaux prêts à s'entrechoquer et dont les cavaleries formaient les manches.

Les adversaires luttèrent principalement dans le polygone dont les saillants sont aux fermes du Cocher, du Chat, de la Bourlotte, au hameau des Six-Censes, au Grand-Stoquois, aux fermes du Pluison, des Prés, à la cense du Trieux, au village de Steenkerque et dont un côté est formé par la Senne.

La chapelle des Deux-Cerisiers marque le centre du combat.

L'effort des Alliés eut lieu par leur gauche contre la droite des Français.

Les Français avaient trois batteries devant le front de leur seconde ligne : à la droite, une à gauche du chemin de Steenkerque au Bucq, et une autre à droite du sentier qui mène aussi de ce village à la gauche du Bucq ; la troisième, un peu en arrière à gauche de la ferme du Haut-Bosquet. Ces trois batteries avaient chacune pour adversaire une batterie exactement en face sur le front des Alliés (1).

(1) Le gros de l'artillerie de l'armée française se trouvait à Mons.

Les débuts du combat ramenèrent la première ligne française de la droite un peu en avant du village de Steenkerque ; elle était alors brisée en une tenaille renforcée au centre par une seconde ligne, vis-à-vis des Deux-Cerisiers, et elle avait le flanc droit à hauteur de la première chapelle en suivant le chemin de Steenkerque au Bucq. Le tronçon de gauche de ce nouveau front formait, à partir de la gauche du chemin de Sament aux Deux-Cerisiers, un arc convexe dont les extrémités enveloppaient de près la ferme du Cocher, à gauche, et le groupe de maisons voisines à droite, vis-à-vis des Deux-Cerisiers.

Les Alliés, ayant occupé le terrain abandonné par leurs adversaires, établirent des chevaux de frise sur leur nouveau front. Un fut placé à gauche et près de la chapelle voisine du Bucq, en suivant le chemin de Steenkerque vers ce hameau ; un second devant les Deux-Cerisiers, en travers du chemin qui mène de là à Sament ; un troisième en face de la ferme du Cocher, à la bifurcation du chemin des Fatronilles vers Tilleul-au-Bois et vers Hoves. A l'aide de ces obstacles, ils espéraient mieux résister à la charge des brigades des Gardes et de Champagne. Le nouveau front de leur gauche dessinait, à partir du Bucq, un grand S déterminé par ces trois chevaux de frise, jusqu'à la rencontre du chemin de la ferme du Cocher à celle du Chat.

Le retour offensif des Français porta la droite de leur front d'infanterie à hauteur de la chapelle située sur la rive gauche de la Senne, près de la 7^e borne du chemin de fer de Gand à Braine-le-Comte ; ce front passait de là à mi-chemin du Haut-Bosquet vers la chapelle des Prés, et il aboutissait à la bifurcation des chemins de Rebecq vers le château de Warelles et vers Petit-Enghien.

Alors une partie de leur cavalerie et quelques bataillons d'infanterie, menacèrent le flanc droit et la retraite de leurs adversaires par Warelles et le bois de Strihoux, près de Petit-Enghien.

La retraite des Alliés s'opéra par les deux espaces compris entre le Sartiau, Wisbecq et Croly. C'est à droite et à gauche de Wisbecq qu'une partie de leur infanterie fit volte-face pour couvrir la retraite sur leur camp.

Ces indications étant données, nous pouvons aborder l'exposition détaillée de ce grand drame militaire.

Après la prise de Namur, Louis XIV, ayant quitté l'armée, en avait laissé le commandement au maréchal de Luxembourg, qui fut seulement chargé de la conservation des conquêtes et du pays. Ainsi ce général se contentait d'observer soigneusement le prince d'Orange, qui, chagrin de n'avoir pu empêcher la perte de Namur, dirigeait les mouvements de son armée dans le but de trouver l'occasion d'entreprendre sur les Français, ou au moins de subsister aux dépens d'un pays dont les Espagnols n'étaient plus les maîtres.

Le maréchal de Luxembourg, indisposé en ce moment, était, comme on le sait, campé sur deux lignes, la droite à Steenkerque et la gauche à Hérinnes ; son front formait un léger rentrant en arrière d'Enghien, à la bifurcation du chemin qui mène de cette ville à Marcq et à Saint-Pierre-Capelle ; il en formait un plus prononcé en arrière d'Hoves, près de la fontaine où le ruisseau de Lisbeek prend sa source. Le terrain en avant de la position depuis Steenkerque jusqu'au parc d'Enghien, était alors entrecoupé de ruisseaux, de bouquets de bois et de haies qui ont presque entièrement disparu. D'Enghien à Hérinnes, le front était un peu plus découvert jusqu'aux environs de Petit-Enghien ; à la gauche de ce village s'étendaient les bois de Strihoux et du Rizoïr, formant un épais rideau, et qui existent encore aujourd'hui, de même que le parc d'Enghien.

Le prince d'Orange, campait, comme il est dit plus haut, en avant de Hal et de Tubize.

Le pays fort couvert et rempli de défilés qui séparait les deux armées paraissait donc rendre impossible une action générale entre elles. Cependant le prince d'Orange, découvrit que Luxembourg était en commerce avec un homme de sa secrétairerie (Carmichaël-Smith dit que c'était le secrétaire de l'électeur de Bavière) qui instruisait régulièrement ce général de tout ce qui venait à sa connaissance des plans et instructions des Alliés ; il résolut de se prévaloir de cette découverte pour cacher la marche de son armée sur celle du roi.

Il arrêta donc secrètement cet espion dans son cabinet et, avant de le faire mourir, il le força d'écrire en sa présence au maréchal de Luxembourg que le lendemain l'armée du prince d'Orange ferait un grand fourrage de l'autre côté du ruisseau de Steenkerque, devant la droite de l'armée du roi, et que, pour couvrir ce fourrage, un corps considérable d'infanterie marcherait cette même nuit avec du canon, pour occuper les défilés qui séparaient les armées, afin que le fourrage ne fût point troublé à son retour.

Ce faux avis, porté au maréchal comme bon et de la part d'un espion qu'il croyait fidèle et sûr, fût cause que ce général négligea les rapports de ses partisans, qui lui mandaient que tous les défilés entre les deux armées étaient pleins d'infanterie, de cavalerie et de canons. Le sieur de Trassy, dit Luxembourg dans sa lettre au roi, qui commandait un parti sur la hauteur de Tubize, en deçà de la rivière, m'écrivit à la pointe du jour que les ennemis, sans avoir sonné le boute-selle ni battu la générale, commençaient à se mettre en marche. Quelque temps après il me manda qu'il voyait une colonne s'avancer vers Sainte-Renelde. Un capitaine de carabiniers qui était au moulin de Haute-Croix, avertit le maréchal qu'il voyait encore une colonne de cavalerie, mais qu'il croyait que ce n'était qu'une escorte de fourrageurs, parce qu'il en avait vu huit ou dix s'échapper et faucher auprès de ces troupes qui se mettaient en bataille.

A la réception de ce dernier avis, Luxembourg croyait encore que ces troupes avancées dans les défilés n'étaient que l'effet des précautions que, d'après le faux avis, le prince d'Orange devait prendre, pour la sûreté de son fourrage. Cependant il s'avança, accompagné de plusieurs de ses principaux officiers, entre Rebecq et Steenkerque, où il reçut un troisième billet de Trassy qui lui mandait que beaucoup de cavalerie et d'infanterie laissant Sainte-Renelde à droite, repliait sur le ruisseau de Steenkerque. Cet officier croyait, disait-il, que c'était toute l'armée ennemie ; qu'il y voyait du canon, et qu'il allait la côtoyer pour en rendre un meilleur compte. En lisant ce dernier billet, il put voir de ses propres yeux beaucoup de troupes ennemies, et il en fit informer sur le champ M. de Boufflers, campé à Masnuy-Saint-Jean.

C'était l'armée ennemie qui sortait de toutes parts des défilés très-voisins de la tête du camp des Français, qui y étaient demeurés jusqu'à ce moment dans la plus profonde sécurité. Il était environ deux heures après-midi.

Cependant les Alliés faisaient halte dans une petite plaine qui s'étendait à la gauche de la Senne, du bois du Spinois et du château de Wisbecq jusqu'à la cense du Trieux et la carrière de Rebecq, parallèlement au chemin de Sainte-Renelde à Rebecq. Une partie de leur cavalerie venait le long de la Senne, dans la direction de Rebecq à la ferme du Trieux. Cette plaine ne pouvait contenir que peu de troupes sur plusieurs lignes (1).

Bientôt on aperçut à la gauche de ce corps beaucoup d'infan-

(1) Une partie de l'infanterie se déployait sur deux lignes à cheval sur le chemin de Steenkerque au pont du Hon ; elle avait la Senne à dos des trois quarts de son front à environ un tiers de la distance du pont à la ligne joignant les fermes Del Porte et de la Roquette.

C'était l'infanterie hollandaise formant la gauche des Alliés sous le duc de Wurtemberg, qui devait entamer la brigade de Bourbonnais à la droite des Français.

terie qui s'avancait dans les bois vers la ferme du Stocquois et le moulin des Grands-Champs ; cela mit Luxembourg dans l'incertitude du véritable point d'attaque choisi par le prince d'Orange : il croyait que celui-ci profiterait des bois qui couvraient sa droite pour y faire avancer de l'infanterie destinée à se rendre maîtresse d'Enghien. Il envoya donc une brigade à ce poste ; en même temps il fit prendre les armes à toute l'armée, qui, en un clin d'œil, fut en bataille à la tête de son camp, et le comte d'Auvergne se mit à la tête de l'aile gauche. Mais il ne fut pas longtemps dans cette incertitude, et toute l'infanterie ennemie, laissant le ruisseau sur sa gauche, s'approchait de Steenkerque et entra dans le bois. Il en conclut que les Alliés feraient leur véritable attaque sur ce point, qui leur offrait l'avantage d'appuyer leur flanc gauche à la Senne et le mettait ainsi parfaitement à l'abri des attaques de la cavalerie française. La droite alliée, formée exclusivement de la plus grande partie de la cavalerie, allait obliquement en arrière sur une hauteur à partir du Grand-Stoquois jusqu'à l'intersection de l'avenue du château de Wisbecq avec le chemin de Bierghes ; elle y était masquée par les bois qui empêchaient les Français de distinguer ce qui se passait de ce côté-là. Luxembourg se décida donc à placer à sa droite la plus grande partie de son infanterie sans oser toutefois déplacer celle de sa gauche, la nature du pays ne lui permettant pas de voir ce qui se passait de ce côté.

La brigade de Bourbonnais, campée en avant de la droite et de la Maison du Roi, en tête du hameau du Bœuf, fut la première attaquée. Elle occupa aussitôt le terrain qui était devant elle, concurremment avec les dragons de la droite qui furent postés à pied à sa droite par M. de Vendôme. Les trois bataillons de la brigade de Champagne, qui était la plus voisine, arrivèrent bientôt en ligne à la gauche de Bourbonnais, conduits par M. de Montal. Le reste, composé des Italiens, Royal-Comtois, et Provence, se plaça derrière les dragons.

La brigade de Stoppa, conduite par M. de Polastron, se rangea en seconde ligne derrière ces troupes. Toutes les brigades se plaçaient au fur et à mesure de leur arrivée, et comme l'infanterie dont nous venons de parler était de la droite de la première et de la seconde ligne, la brigade des Gardes, qui était la plus éloignée et que M. d'Artaignan avait déjà fait avancer vers Enghien, n'arriva qu'après les autres et fut placée en quatrième ligne derrière celle de Porlier, étant soutenue en cinquième ligne par la brigade de Surlauben. Ces troupes présentaient donc en première ligne 22 bataillons, rangés sur une ligne concave partant de la Fosse-à-Cailloux pour passer par la ferme du Haut-Bosquet et aboutir au hameau des Six-Censes, en avant du village de Steenkerque, la droite de Bourbonnais se trouvant précisément au point d'intersection des chemins qui se réunissent au hameau du Bœuf ; 25 bataillons en seconde ligne parallèle à la première derrière le centre, avaient leur gauche appuyée à la bifurcation du chemin qui traverse la plaine Saint-Martin ; la troisième ligne, composée de 8 bataillons et parallèle à la droite, appuyait sa gauche sur la plaine Saint-Martin, à l'intersection du chemin de Steenkerque au moulin d'Hoves avec celui qui va au hameau du Stoquois ; la quatrième de 7 et la cinquième ligne de 5 bataillons, un à gauche de Steenkerque, en avant de la ferme Galopin. Le maréchal n'hésita pas à disposer ainsi ce gros corps d'infanterie de 60 bataillons parce qu'il n'éprouvait plus de crainte pour sa gauche, qui n'avait devant elle que la cavalerie alliée sur une hauteur assez éloignée. Mais comme il supposait que sa première ligne d'infanterie résisterait difficilement au grand feu de toute celle de l'ennemi qui était dans le bois, il jugea utile, pour éviter la confusion et faire combattre les différents corps plus à propos, de les séparer les uns des autres. Le duc Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé, qui était de jour, fut chargé de disposer toute cette infanterie. Comme les Alliés faisaient paraître sur la droite des bois qu'ils occupaient 14 batail-

lons d'infanterie sur deux lignes entre l'intersection des chemins de Wiesbeck et du château de Warelles à gauche et le Stoquois à droite, derrière les haies, M. de Luxembourg y opposa, en avant de la ferme de l'Ourse et à cheval sur le chemin de la Rue des Patronilles au Stoquois, 8 bataillons des brigades du Roi et du Dauphin, qui n'arrivèrent qu'après les autres, à cause de leur éloignement. La Maison du Roi, commandée par M. de Choiseuil, avait la Gendarmerie à sa gauche, et en seconde ligne les brigades de Phéippeaux et de Dalou, parce que le terrain ne permettait pas de s'étendre dans la petite plaine à hauteur et à gauche de Steenkerque, et elle soutenait l'infanterie de la droite ; la seconde ligne de la cavalerie de l'aile droite s'avança à portée de ces deux premières lignes sur une petite hauteur, la gauche un peu en avant de la ferme du Chat, la droite un peu en avant de la Ferme du Requiem et contre le chemin de traverse qui coupe la plaine St-Martin. Le terrain où ces troupes étaient disposées n'était pas à proprement parler une plaine, car il était tout entrecoupé à droite et à gauche de haies à travers lesquelles on dut se frayer des passages pour se communiquer par les flancs ; les difficultés étaient trop grandes pour établir des communications en avant.

Ces dispositions prises, Luxembourg, ne croyant pas l'attaque imminente, se transporta au cimetière de Steenkerque, où le duc de Choiseuil avait envoyé des grenadiers de la Maison du Roi pour garder le pont ; il voulait s'assurer si ses adversaires ne passaient pas la rivière pour établir du canon sur une hauteur qui se trouvait sur la rive droite et d'où l'on pouvait battre l'infanterie en flanc avec beaucoup de succès. Il eut le plaisir de constater qu'ils n'y avaient point pensé ; et, après avoir envoyé Ladournac avec vingt grenadiers à cheval s'assurer qu'ils ne construisaient pas de ponts, il s'en retournait vers son infanterie, lorsqu'il entendit le bruit d'une escarmouche qui se changea bientôt en un combat sérieux.

Il y avait déjà longtemps que le canon ennemi tonnait avant que l'action commençât, et que l'artillerie française arrivât sur le champ de bataille. A son arrivée, elle fut partagée en brigades. La première, sous les ordres de Vigny, alla s'établir le mieux qu'elle put auprès et à la droite de Bourbonnais, et elle y eut deux officiers tués ; son chef reçut un coup de mousquet qui lui traversa le bras gauche, depuis le poignet jusqu'au coude, sans qu'il pût se résoudre à quitter le champ de bataille avant la fin de la journée. La seconde brigade, commandée par le commissaire-provincial Roussel, se posta à la gauche de la ferme du Haut-Bosquet ; une demi-brigade se porta au coude du chemin à gauche de la Fosse-à-Caillox, pour répondre au canon qui tirait sur les dragons et sur le reste de la brigade de Champagne placés à sa droite. L'artillerie alliée était répartie sur leur gauche : une batterie à l'embranchement des chemins qui mènent du Bœuf aux fermes de la Roquette et du Haut-Peuplier, une autre vis-à-vis de Bourbonnais ; la troisième sur le chemin à droite de la ferme située vis-à-vis celle du Haut-Bosquet (1). Les forces des deux partis étant ainsi disposées, les Alliés attaquèrent sérieusement. Les dragons de la droite se conduisirent avec la plus grande valeur sous leurs chefs, le comte de Mailly et le marquis d'Alègre, qui fut blessé au coude. Les régiments d'Orléans, de Chartres et de Bourbonnais, qui se trouvaient à leur gauche, résistèrent aussi avec la plus grande énergie ; le marquis de Rochefort commandait le premier bataillon de Bourbonnais, dont le brigadier, M. de la Vaisse, eut un cheval tué sous lui. Cependant la vigueur de l'attaque, triomphant de l'énergie de la première ligne, força Chartres à appuyer à droite vers Orléans et le second bataillon de Bourbonnais à l'autre, parce qu'ils étaient exposés à découvert au

(1) L'auteur possède une balle de fusil et un boulet de canon qui ont été trouvés sur le champ de bataille à l'endroit dit le Haut-Bosquet. Ils ont probablement été tirés par les troupes de cette troisième batterie.

feu des Alliés postés dans le bois. Alors le prince de Conti fit avancer au soutien des bataillons qui fléchissaient ceux de la brigade de Stoppa, qui étaient eux-mêmes un peu séparés et privés de leur chef, obligé de se retirer par une blessure qui lui avait fracassé le poignet ; ces bataillons ne se portèrent point où ils auraient dû se trouver, de sorte que le duc de Bourbon, qui était de jour, crut devoir les faire soutenir par la brigade de Paulier, qui marcha de très-bonne grâce à l'ennemi. Mais celui-ci, de son côté, s'était porté en avant pour profiter de la trouée que Chartres et Bourbonnais avaient laissée entre eux, de sorte que le régiment de Paulier arrivant pour boucher l'ouverture, fut accueilli par le feu le plus meurtrier, qui frappa mortellement son colonel et l'empêcha de s'avancer malgré son courage et l'énergie du lieutenant-colonel, M. de Salsegaibre (1).

C'est alors que les Alliés, sortant des bois, placèrent des chevaux de frise très près des Français : en avant et entre le Bucq et la ferme du Requiem ; à mi-distance environ et en travers du chemin qui mène de la ferme du Haut-Bosquet à celle du Cacon ; enfin, dans l'espace compris entre les chemins qui allaient des Six-Censes et de la ferme Cuvelier au Stoquois, sur la hauteur, un peu en avant de la traverse qui relie ces deux chemins. A l'abri de ces chevaux de frise ils faisaient un feu épouvantable. A cette vue, on fut unanime dans l'armée française pour frapper un grand coup. Généraux, officiers, soldats, tous veulent marcher tête baissée sans tirer, l'épée à la main. Le duc de Bourbon, le prince de Conti, les ducs de Vendôme et de Villeroy, les marquis de Tilladet et de Gassion avancent à la tête

(1) L'attaque des Alliés fut impétueuse et si le premier effort avait été soutenu, ou si le centre et la droite des Alliés avaient attaqué en même temps, les Français auraient été battus. Mais les obstacles du terrain empêchèrent les autres colonnes de soutenir le duc de Wurtemberg, et la cavalerie alliée, engagée par inadvertance dans des broussailles, fut paralysée dans ses mouvements.

des Français postés derrière les haies rendit tous leurs efforts infructueux.

Le duc de Bourbon, que l'on voyait partout, rencontra le prince de Conti et M. de Vendôme au moment où les ennemis occupaient encore un petit bois (1) sur la gauche de Provence ; la brigade de Surlauben, qui avait repoussé jusques-là tout ce qui lui était opposé, arriva à propos et le prince de Conti fit mettre l'épée à la main à toutes ces troupes qui, après un combat assez vif, achevèrent de chasser les Alliés de tout le bois et se postèrent dans les haies au bord de la plaine. Alors les régiment d'Orléans et les dragons qui s'étaient liés ensemble, prirent la gauche de la brigade de Surlauben, et, par ce moyen, on forma avec les Gardes une ligne dont la droite s'appuyait à la Senne et la gauche, à la bifurcation du chemin du château de Warelles au Stoquois, près de ce château. La cavalerie alliée était en bataille sur deux lignes ayant respectivement un bataillon à la droite, à la gauche et au centre. La droite s'appuyait au bois du Pont et à la Haute-Folie pour se prolonger dans la direction des Six-Censes, sa gauche s'arrêtant au chemin qui va de la ferme de la Roquette au château de Warelles. Elle demeura plus de deux heures dans cette position, toujours menaçante mais toujours tenue en respect par le feu meurtrier qui partait des haies.

Le cavalerie du maréchal de Boufflers étant arrivée, il se posta à la droite de l'infanterie avec son régiment et celui du commissaire-général ; mais les alliés n'attendirent pas son arrivée (2).

Pendant que cela se passait à la droite, le régiment de Cham-

(1) Probablement le bois de Zoulmon ou celui de Ronskou, à droite ou à gauche et au tiers du chemin qui allait du Haut-Bosquet à la cense du Pluison.

(2) C'est l'arrivée du maréchal de Boufflers qui décida en faveur des Français la victoire jusqu'alors incertaine.

pagne, secondé par le bataillon de Nice, se mesurait avec les Gardes-Anglaises, qui furent très-mal menées et poursuivies avec une extrême vivacité par M. de Montal. Le duc d'Elbeuf commandait sur ce point.

Cependant tout n'était pas fini à la brigade du Roi ni à celle du Dauphin. Tous les Alliés étaient repoussés du lieu dont il vient d'être parlé depuis la Senne jusqu'à la droite du bois, mais à la sortie de ce bois, c'était un pays fourré et coupé d'une infinité de haies, dont ces deux brigades ne chassaient les bataillons opposés que pour avoir à lutter de nouveau contre ceux-ci, renforcés de nouvelles troupes qui venaient réoccuper les postes qu'on venait de quitter. De Boufflers s'y porta pour diriger le combat au milieu du feu, qui était très-violent ; de Montal en fit autant à la droite. Pendant que la lutte continuait sur ce point, les Alliés, plaçant des bataillons aux haies qui étaient sur leur droite, s'étendirent considérablement vers le bois de Strihoux et menèrent rudement le bataillon de gauche des Français qui était enveloppé par la tête et par le flanc : M. de Busca, à la tête d'un escadron de Lorge commandé par M. de Balivière, eut bientôt forcé à la retraite le bataillon ennemi.

Les dragons de Fimarcon et d'Asfeld, ayant mis pied à terre, furent postés à propos par M. de Boufflers le long des haies qui existaient alors dans le quadrilatère représenté aujourd'hui par le ruisseau d'Odru, les deux chemins parallèles qui vont de ce ruisseau au chemin du château de Warelles et par ce dernier chemin. Leur feu bien nourri ralentit l'ardeur des Alliés, mais M. de Fimarcon y fut très-grièvement blessé. C'est en cet endroit que Luxembourg fut informé par M. de Vendôme de la tournure favorable du combat de la droite, mais il était toujours dans l'incertitude sur ce qui se passait à la gauche, car les bois de Strihoux et de Petit-Enghien l'empêchaient de voir si les Alliés n'entreprenaient rien de ce côté. Il fit donc engager M. du Maine, le comte d'Auvergne et M. de Rozen, s'ils n'étaient point

attaqués, à s'approcher de Petit-Enghien pour inquiéter les Alliés et, le cas échéant, les poursuivre dans leur retraite. M. du Maine lui fit répondre qu'il s'avancait autant qu'il le pouvait, mais qu'il était engagé dans un pays tellement fourré qu'on pouvait à peine y mettre un escadron en bataille. L'inaction des Alliés vers leur droite rendant disponibles trois brigades d'infanterie de la gauche, M. de Soubise amena celle de Royal, qu'il posta derrière deux haies, l'une sur l'autre à la gauche du grand chemin où étaient les dragons du corps de Boufflers jusqu'au bois du Pilori ; la seconde ligne était en travers du chemin (1). Ce renfort ralentit le feu des Alliés qui devint fort médiocre.

Ces dispositions de l'infanterie ne laissant plus craindre de nouvelles attaques, le duc de Villeroy fit passer les brigades de cavalerie de Dalou et de Phélippeaux en potence à la gauche de celle de Royal, dans un endroit un peu plus ouvert, pour être à portée de poursuivre l'ennemi dans sa retraite.

L'arrivée des premiers escadrons décida l'infanterie alliée à s'éloigner, quoique celle qui avait été postée par le duc de Villeroy eût devant elle des fossés impraticables et des haies au travers desquelles il aurait fallu nécessairement défilier pour se porter en avant. Le maréchal jugea que ce mouvement était inopportun avant que les brigades de cavalerie de Lyonnais et de Navarre, qui arrivaient, fussent postées sur la gauche, à la pointe du bois de Strihoux, en avant du moulin de Petit-Enghien (2) ; d'un autre côté, une partie de l'infanterie occupait la pointe du bois du Bosquet, près de la cense des Prés, où elle avait combattu, de sorte que les flancs de la cavalerie que l'on aurait pu faire passer étaient parfaitement couverts par l'infan-

(1) Le bois du Pilori était situé à l'angle formé par le chemin de Petit-Enghien et par celui du Château de Warelles.

(2) A cheval sur le chemin au tiers de la distance entre ce moulin et le chemin d'Enghien au bois.

terie. Le régiment de Senectère, que le duc de Villeroy avait pris en passant près de sa réserve, fut placé par son ordre à la gauche de la cavalerie, et il le fit avancer à des haies qui communiquaient au bois de Strihoux, jusqu'où il marcha avec la brigade de Lyonnais, qui arrivait de la droite de la chapelle de la porte d'Enghien, dite d'Hoves ; la tête de Navarre arrivait aussi de la grande bifurcation de la porte de Grammont, en suivant le chemin qui, partant de la chapelle du Coq-Jean, mène de la Chaussée-Brunehault au moulin de Petit-Enghien.

A la vue de ces dispositions, les Alliés ne songèrent plus qu'à la retraite, que la gendarmerie de la Maison du Roi et les brigades de la deuxième ligne de l'aile droite suivirent, sur trois lignes échelonnées, par les éclaircies entre le Haut-Bosquet et le château de Warelles. Les premiers bataillons ennemis se replièrent, vers les sept heures du soir, sur ceux qui étaient en arrière, et ils reprirent insensiblement le chemin qu'ils avaient suivi le matin pour venir à l'attaque entre Rebecq et Ste-Renelde ; ils furent poursuivis une bonne demi-lieue sans que la cavalerie trouvât l'occasion de les charger. Dès que la cavalerie alliée commença à se retirer des hauteurs où elle était en position, elle disparut si promptement que, lorsque les Français y arrivèrent, ils n'y trouvèrent plus un seul escadron. L'infanterie acheva sa retraite en bon ordre à travers un pays fourré et très-favorable, par les chemins entre Quenast et Wiesbeck, et, la nuit étant survenue, Luxembourg jugea plus à propos de faire rentrer l'armée dans son camp que de se livrer à une poursuite à son avis inutile.

Ce combat, qui est le plus sanglant de cette guerre, n'a pas généralement reçu le nom de bataille, parce que le front de l'armée française n'a pas chargé en même temps partout.

Les vainqueurs avouèrent environ 7000 hommes tués ou blessés, en élevant la perte de leurs adversaires à un tiers de plus, non compris les prisonniers, dont le nombre s'éleva, sans

les officiers, à plus de 1,300, la plupart grièvement blessés (1). Les Anglais perdirent leur chef, le général Mackay. Carmichaël n'évalue la perte des Alliés qu'à 3000 tués et blessés appartenant pour la plupart à l'infanterie anglaise ; il attribue une perte à peu près égale aux Français. Il est positif que ce combat coûta la vie à tant d'officiers français de distinction que presque toutes les maisons de France prirent le deuil.

Dans son rapport au roi, Luxembourg fait mention du gouverneur d'un jeune seigneur écossais qui venait de Bruxelles pour rejoindre son corps sur le champ de bataille. Ce gouverneur, dit-il, confia tout bas à l'oreille de Milord Lucan, qu'il était bien resté 3,000 Anglais et Écossais sur le champ de bataille, non compris plus de 3,000 blessés.

Les Danois, ajoute le maréchal, furent presque entièrement défaits, et, en tenant compte de l'échec subi par les troupes des autres nations, la perte des ennemis fut très-considérable. Un sommelier français au service de M. d'Ouverkerke, dit à un des gardes du maréchal qu'ils estimaient leur perte à plus de 10,000 hommes.

Les Français prirent huit ou neuf drapeaux, dont un fut déchiré par les soldats du régiment de Champagne ; deux pris par le régiment du Roi ne se retrouvèrent pas : de sorte qu'on n'en put présenter que cinq au Roi. Dix pièces de canon enlevées aux Alliés furent envoyées à Mons.

Parmi les Français qui se distinguèrent dans cette journée, Luxembourg cita dans sa lettre au Roi le prince de Conti, qui eut deux chevaux tués sous lui, le marquis de Bellefons, qui

(1) *Le Temple de la gloire* attribue aux Français 2,400 hommes tués, outre 4,500 blessés. L'ennemi, qui souffrit encore davantage, perdit peu de drapeaux et d'étendards, parce que Guillaume, honteux du grand nombre qui en avait été pris dans les batailles précédentes, n'en avait plus laissé qu'un seul par bataillon et par escadron.

fut blessé à mort en combattant avec le Royal-Comtois (1), M. de Blainville, qui le fut grièvement en combattant contre les Gardes-Anglaises et M. de Turenne, qui, après avoir chargé vaillamment avec les Gardes-Françaises, se porta au poste occupé par le régiment de Fimarcon et y fut frappé à mort (2).

C'est à cette bataille que reçut le baptême du feu le feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo, chevalier de la Toison d'or et capitaine des trabans de l'Empereur Charles VI d'Allemagne, né à Bruxelles en 1674. Voici ce qu'on lit à ce sujet t. 1^{er} p. 81, de ses mémoires publiés à Bruxelles par son petit-fils, le comte de Mérode-Westerloo.

« Mon beau-père voulut faire cette campagne comme volontaire, et me proposa de la faire avec lui, ce que j'acceptai avec joie. C'était celle de Steenkerque, où, pour la première fois, je vis le feu véritablement. Nous perdîmes la plus belle occasion de battre M. de Luxembourg : à mon avis, il ne s'est pu faire

(1) Le marquis de Bellefons fut inhumé en l'église des Capucins d'Enghien ; on y voit encore aujourd'hui sur une table en marbre de Gènes l'épithaphe suivante :

ICI GIST LE CORPS DE FEU HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE LOUIS-CHRISTOPHE GIGAUT, CHEVALIER, MARQUIS DE BELLEFONT, FILS DE FEU MGR. LE MARÉCHAL DE BELLEFONT, DE SON VIVANT, PREMIER ET GRAND ÉCUYER DE MADAME LA DAUPHINE, GOUVERNEUR ET CAPITAINE DES CHATEAUX, PARCS ET CHASSES DE VINCENNES, COLONEL DU RÉGIMENT ROYAL COMTOIS, QUI FUT TUÉ AU COMBAT DE STEENKERKE (PRÈS D'ENGHIEN), LE 7 AOUT 1692 ÉTANT AGÉ DE 29 ANS. PRIEZ DIEU POUR LE REPOS DE SON ÂME.

(2) Ce jeune héros était profondément religieux et ses dernières volontés exprimaient le désir que son corps fût transporté à Vicogne, et à son passage à Mons, exposé dans la chapelle des Carmes. Ce vœu fut accompli et le 6 du mois d'août 1692, trois jours après la bataille, ces religieux, sortis de la ville pour aller à la rencontre du prince, rentrèrent avec sa dépouille mortelle et la déposèrent dans une chapelle ardente. L'office des morts fut chanté avec beaucoup d'éclat et, après la cérémonie, le corps fut placé dans un cercueil de plomb et remis à ceux qui devaient le transporter au lieu de la sépulture, c'est-à-dire à Vicogne.

qu'un homme aussi habile que le roi Guillaume ait laissé passer cette occasion sans quelques bonnes raisons de politique. Nous étions dans le camp ennemi avec un corps d'armée considérable, et, faute d'être soutenus, comme on en avait le temps et les moyens, nous nous laissâmes repousser et nous nous retirâmes. Le feu fut terrible, la cavalerie n'agit pas du tout, et celui qui essaya tout le feu fut le duc de Wurtemberg, qui commandait les vingt-deux bataillons d'infanterie qui donnèrent, souffrirent beaucoup et firent des miracles. Ce fut toute l'infanterie anglaise et danoise, que ce duc commandait, qui eut à mordre. Je fus envoyé au duc de Wurtemberg par le roi Guillaume pour le faire retirer : il enrageait et moi aussi, tout jeune que j'étais, de voir que l'on avait perdu le temps si mal à propos. J'essayai à cheval, auprès de lui, à quarante pas, le feu de l'infanterie et des dragons français ; il le dit au roi, qui répondit que j'étais de bonne race. Je ne pus m'empêcher d'avoir l'imprudence de dire au roi qu'on avait perdu une bien belle occasion, en laissant passer le temps mal à propos. Il en sourit sous son grand chapeau et ne dit mot. »

Parmi les officiers qui se distinguèrent à cette journée, nous citerons aussi avec fierté un autre enfant de la Belgique, Pierre Boyseau, né le 3 janvier 1668 à Nismes sur l'Eau-Noire, près de Couvin, d'une famille peu aisée (1).

Je ne m'étendrai pas davantage, disait le maréchal dans sa lettre au roi, à louer ceux qui méritent de l'être ; il faudrait

(1) Ayant intéressé par son intelligence précoce le curé de son village, il en reçut l'instruction qui contribua puissamment à la réussite de sa carrière. Le souvenir de Jean Beck l'enflamma d'une noble ambition et, à dix-huit ans, il s'enrôla dans la cavalerie espagnole. Sa bonne conduite, sa belle tenue, son application et sa valeur le firent remarquer de ses chefs, et il était déjà officier lorsqu'il se signala de nouveau à Steenkerque. Passé ensuite au service de Philippe V, il assista à la bataille de Malplaquet et il se trouva en Afrique comme lieutenant-général : il y partagea avec le

commencer par tous les officiers généraux et finir par le dernier soldat, tout le monde ayant fait son devoir de tout ce que je pourrais vous dire.

La victoire de Steenkerque dissipa l'inquiétude des Français pour Namur, mais elle ne suffit pas pour les enhardir à former des entreprises. D'un autre côté, cette preuve de supériorité de l'infanterie française intimida les troupes alliées, altéra leur confiance dans le prince d'Orange et occasionna beaucoup de désertions dans leurs rangs.

En effet, deux jours après, M. de Rozen étant allé avec cinq cents chevaux et deux cents dragons reconnaître le chemin de Haute-Croix au camp des Alliés, rencontra l'avant-garde d'une troupe d'environ deux mille chevaux chargée de l'escorte d'un fourrage. Cette avant-garde disposée en trois troupes dans une petite plaine ayant été chargée, elle se replia promptement au camp avec le gros de l'escorte sans vouloir accepter la lutte.

marquis de Lede l'honneur de trois grandes victoires sur les Mores (1720-1721) en récompense desquelles il reçut du roi l'ordre de Calatrava et le gouvernement de Jaca. Le titre de marquis de Châteaufort lui fut conféré en 1728. L'Espagne lui dut ensuite la prise d'Oran (Afrique) en 1732 et de Bitondo (Naples), 1734, et il fut nommé capitaine-général de la Vieille-Castille. Quand il mourut à Zamora (Léon), le 26 juillet 1741, peu d'hommes s'étaient trouvés à plus de sièges, de combats et de batailles que lui : couvert de blessures, il avait eu dix ou douze chevaux tués sous lui.

Sans avoir les défauts d'un parvenu, il avait toute la dignité de son mérite, ainsi que le prouve la réponse suivante. Un grand d'Espagne l'ayant blessé à la cour par sa morgue : Il fait bien, s'écria Boyseau, de s'applaudir de sa naissance, car s'il avait été porcher comme moi, nul doute qu'il le serait encore.

Ce brillant militaire n'avait pas moins de cœur que de valeur et de dignité. Revenu dans son village lorsqu'il était au point culminant de sa brillante carrière, il n'avait pas oublié son bon curé ; n'ayant pas eu la douce satisfaction de retrouver ce bienfaiteur de sa jeunesse, il offrit à l'église, en mémoire de lui, un calice, un plateau et deux burettes d'argent.

Après ce combat, les deux armées restèrent quelque temps tranquilles, et Boufflers retourna à Masnuy-Saint-Jean avec ses troupes. Luxembourg, persuadé que les Alliés s'avanceraient sur l'Escaut et la Lys, voulut les prévenir sur la Dendre ; il décampa donc le 11 pour aller à Bassilly (1).

Tel fut ce combat, célèbre par l'artifice et la valeur, où le maréchal de Luxembourg, égaré par un faux avis, prit naturellement des mesures qui devaient le faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour. Une brigade est déjà mise en fuite, et le général le sait à peine. Sans un excès de diligence et de bravoure, tout était perdu. Ce n'était pas assez d'être grand capitaine pour n'être pas mis en déroute ; il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier, des généraux assez habiles pour rétablir l'ordre et qui eussent la volonté de le faire, car un seul officier supérieur qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait aisément sans se compromettre. Luxembourg était malade :

(1) Cette campagne causa de grands dommages aux propriétaires et aux cultivateurs des environs. Pour l'année 1692, le chapitre de Sainte-Waudru de Mons accorda des modérations importantes aux fermiers des quartiers de Braine-le-Comte et d'Enghien : « à cause des pertes et intérêts soufferts par les campemens des armées du Roy à Soignies, Horrués, Steenkerque, Hoves, Marcq et lieux voisins pendant la campagne de ladite année, comme aussi des campemens des troupes des alliés au village de Saintes, Hal et autres lieux voisins, en outre des contributions, livrances des chariots, pionniers et autrement. »

Une attestation du greffier de poësté de Castres du 25 mai 1693 porte que les pasteurs, mayeur et gens de loi de Castre, à cause des pertes et intérêts de la présente guerre, ont acquitté et déchargé les fermiers des biens d'église et pauvres de leurs biens pour les rendages 1689, 1690, 1691 parmi le paiement d'une année et, au regard de l'année 1692, la modération n'est pas encore réglée, mais croit qu'on les quittera entièrement d'autant que les pertes ont été notablement plus grandes que les années précédentes, de même est-il du village d'Herffelinghe. — Archives de l'Etat à Mons, *Conseil souverain de Hainaut*, procès jugés, dossier n° 44,944.

circonstance bien funeste dans un moment qui demande une activité nouvelle. Le danger lui rendit ses forces. Il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu et il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée, qui n'en avait point, rétablir la droite tout en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du Roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures.

Luxembourg avait dans son armée le duc de Chartres, depuis régent du royaume, petit-fils de France, qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif, mais c'était beaucoup pour animer les soldats qu'un petit-fils de France encore enfant, chargeant avec la maison du Roi, blessé dans le combat et revenant encore à la charge, malgré sa blessure.

Ce jeune prince combattit en quelque sorte contre la volonté du maréchal, qui ne consentit à lui laisser prendre part au commencement du combat que sur ses vives instances appuyées par les prières de M. d'Arcy. Il reçut dans son juste-au-corps un coup qui traversa d'une épaule à l'autre. Il se distingua encore après l'action par le zèle qu'il mit à secourir les blessés sans distinction. « Après le combat, disait-il, il n'y a plus d'ennemis sur le champ de bataille. »

Le duc de Chartres venait d'épouser une fille naturelle du roi.

Un petit-fils et un neveu du grand Condé servirent tous deux de lieutenants-généraux. L'un était Louis de Bourbon, nommé Monsieur le duc ; l'autre, Armand prince de Conti : rivaux de courage, d'esprit, d'ambition de réputation ; le duc, d'un naturel plus austère, ayant peut-être des qualités plus solides, et le prince de Conti, de plus brillantes. Appelés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis XIV, qui connaissait leur ambition comme leur

mérite, se souvenait toujours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui remédia au désordre, ralliant des brigades et en faisant avancer d'autres. Monsieur le duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était aussi lieutenant-général de cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans ; et, quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encore commandé en chef. Son frère le Grand-Prieur était auprès de lui. Il fallut, comme nous l'avons vu, que tous ces princes se missent à la tête de la maison du Roi pour chasser un corps d'Anglais qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du Roi et les Anglais étaient les meilleures troupes du monde. La Maison du Roi dédaignant de tirer, ne voulut combattre qu'à l'arme blanche et le carnage fut horrible. Les Français, encouragés par cette foule de princes et de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportèrent enfin ; et quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât. Boufflers, depuis maréchal de France, accourant dans ce moment même de quelques lieues du champ de bataille, acheva la victoire avec les dragons qu'il amenait.

La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes princes et de la plus florissante noblesse du royaume, fit à la cour, à Paris et dans les provinces un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait encore fait. Monsieur le duc, le prince de Conti, MM. de Vendôme et leurs amis trouvaient en s'en retournant les chemins bordés de peuple (1). Les acclamations et la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle,

(1) On accusa le maréchal de n'avoir point fait mention de MM. de Vendôme ; on les brouilla avec Luxembourg, dont la relation prouve cependant qu'il avait rendu justice au courage des princes.

qu'on n'arrangeait qu'avec beaucoup de peine et de temps. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou. Les femmes portèrent des ornements faits sur ce modèle. On les appela des Steinkerques. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la Steinkerque. Un jeune homme qui s'était trouvé à cette bataille était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait partout autour des princes ; et on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

La plupart des soldats alliés, surtout les Anglais, étaient armés de fusils, tandis que les Français avaient conservé le mousquet. Cette différence rendit le feu des Alliés de beaucoup supérieur à celui de leurs adversaires, et leur donna l'avantage au commencement du combat. Cette épreuve était décisive ; aussi, sur l'avis du maréchal et de ses officiers les plus distingués, le roi de France se décida-t-il à armer toute l'infanterie de fusils et de piques ; mais la difficulté de se procurer pendant la période d'hiver les fusils nécessaires aux deux tiers de l'infanterie, jointe à l'ancien préjugé favorable au mousquet paraissant plus favorable au feu continu, fit qu'on se contenta d'armer du fusil le tiers de chaque compagnie ; le reste se servit du mousquet et de la pique (1).

Les auteurs des deux partis sont unanimes pour admettre comme une vérité le stratagème auquel eut recours le prince d'Orange pour vaincre son ennemi ; il est donc remarquable que le maréchal de Luxembourg paraisse avoir été le seul à ignorer la cause de la surprise qui le mit dans une situation si périlleuse : ne s'en doutait-il pas encore quand il adressa son rapport au roi ? ou bien a-t-il craint de compromettre un espion dont il ne soupçonnait pas encore le triste sort ? ou bien lui en coûtait-

(1) C'est aussi par préjugé que les Français ont tardé à adopter le fusil à aiguille.

il trop d'avouer avoir été dupe de sa crédulité ? Quoi qu'il en soit, il est assez intéressant de voir comment le maréchal croit pouvoir expliquer à son souverain les causes de cette rencontre. Sa lettre commence en ces termes :

« Je n'avais point voulu, jusqu'à cette heure, Sire, m'engager dans un combat d'infanterie, parce que j'eusse été bien aise que la cavalerie eût pu agir. Cependant il me fut impossible hier d'en éviter un dans lequel, quoiqu'il y ait eu beaucoup d'officiers tués ou blessés, j'espère que votre Majesté ne sera pas d'en être consolée par la grande perte que les ennemis y ont faite, par la honte qui leur reste d'avoir été battus, la manière dont ils ont fait leur retraite, et la gloire que l'infanterie de votre Majesté s'y est acquise.

« La proximité qu'il y a de ce camp à celui des ennemis me rendait attentif à être informé des marches qu'ils pourraient faire, sans m'attendre toutefois qu'ils s'aviseraient de venir à nous. Je pensais au contraire qu'en décampant du lieu où ils étaient, ils marcheraient vers Ninove, et pour en être averti, je tenais beaucoup de partis sur eux. »

Il ajoute ensuite que, lorsque le rapport de Trassy lui annonça la marche d'une colonne vers Sainte-Renelde, il crut qu'elle était plutôt destinée à se rendre à Ninove qu'à venir l'attaquer.

Le point de vue auquel se place ici Luxembourg pouvait paraître assez rationnel à la première nouvelle du mouvement des Alliés, mais il n'excuse pas la confiance exagérée dans le rapport de l'espion qui aurait dû lui paraître bien plus tôt suspect, d'autant plus que le chemin de Sainte-Renelde n'était pas la direction probable de troupes en marche sur Ninove, et qui avaient par conséquent tout intérêt à ne pas attirer l'attention de leurs adversaires et à ne pas côtoyer leur camp de si près. Bien que cette lettre date du lendemain du combat, et que le maréchal pût encore ignorer le sort de son espion, il n'en est pas moins vrai qu'il avait une preuve évidente de l'inexactitude de son informa-

tion. Il lui était donc bien plus facile et moins préjudiciable à sa gloire de dire la vérité, que d'essayer une justification qui ne pouvait soutenir une critique sérieuse. Pourquoi ne la fit-il pas ? Sans doute parce qu'un général, quelque grand qu'il soit, ne peut cesser d'être homme. L'amour-propre, trop récemment froissé encore, a contribué au moins autant que la raison à la rédaction du rapport du commandant en chef de l'armée française.

M. de Feuquière loue beaucoup le maréchal de Luxembourg de sa vivacité dans cette surprise presque générale ; surtout du secours si prompt qu'il porta à la brigade dont le camp était déjà enlevé et les quelques pièces de canon tournées contre les Français, qui les eurent bientôt reprises en repoussant les ennemis de leur poste (1).

Le front allié qui devait attaquer celui des Français trouva des difficultés à l'aborder, parce qu'ainsi qu'il a été dit ci-dessus, il y avait en plusieurs endroits des haies assez claires pour tant, entourant de petites prairies ; de sorte que la lenteur mise à attaquer la ligne sur tout son front donna aux Français le temps de se reconnaître pour repousser l'attaque de l'ennemi enflé du succès de sa gauche sur la brigade de Bourbonnais. La résistance que rencontrèrent les Alliés fut telle que non seulement il ne purent aborder le front, mais qu'il durent même se résoudre à reculer lorsqu'ils virent que leur gauche avait dû abandonner le camp de la brigade de Bourbonnais. Le terrain ainsi abandonné permettant à la première ligne française d'avancer, la seconde trouva l'espace suffisant pour se former derrière l'autre ; car jusqu'alors les deux lignes n'avaient pu se

(1) Les courtisans voulaient reprocher cette journée de Steenkerque à Luxembourg : « Qu'aurait-il fait de mieux, leur dit Louis XIV, s'il ne s'était pas laissé surprendre ? »

mettre sous les armes qu'à la tête de leur camp ; de sorte que celui de la première se trouvait encore tout tendu entre les deux lignes. Ce nouveau champ de bataille permit à tout le front de s'avancer sur l'ennemi et celui-ci, mis en désordre par un feu supérieur, fut rejeté dans les défilés d'où il avait débouché.

Cependant si la droite alliée ne s'était pas égarée la nuit dans sa marche, et si elle avait pu attaquer Enghien et la gauche lorsque le combat commençait à la droite et au centre, il aurait été bien difficile au maréchal, pris ainsi à l'improviste, de résister avec succès de la droite à la gauche.

Le prince d'Orange profita on ne peut plus adroitement de la découverte d'un espion domestique ; son dessein empreint d'habileté eut sans doute réussi, si la vigueur d'exécution ne lui avait pas fait défaut en cette circonstance. En effet, Luxembourg toujours aveuglé par le faux avis qu'il avait reçu de son espion, ne trouva dans ceux des partisans que la confirmation de ce qu'il regardait comme une vérité ; et il s'obstina d'autant plus dans sa confiance, que les partisans ne voyant que ce qu'ils remarquaient à la tête des défilés sans apercevoir ce qui se passait à la queue, ne pouvaient l'informer que de ce qu'il croyait déjà savoir.

Ainsi donc malgré des défilés fort longs et fort difficiles à passer, malgré la vigilance habituelle de son général, l'armée française eut été surprise et battue dans son camp même, si le prince d'Orange n'avait pas perdu son temps à se mettre en bataille à la sortie des défilés. Ses différentes colonnes, débouchant par autant de défilés, devaient immédiatement attaquer le front du camp opposé, sans donner le temps de prendre les armes et de former un front. Pendant que les colonnes de la première ligne auraient ainsi semé le désordre, celles de la seconde se mettant en bataille, tant pour les soutenir que pour imposer aux adversaires, leur auraient ôté jusqu'à la pensée de se former derrière le camp qu'ils n'auraient pas eu le temps de défendre.

Quand on surprend une armée entière dans son camp, on doit l'attaquer avec de fortes colonnes, qui s'ouvrent partout un passage et détruisent facilement le camp en interceptant les communications entre les différentes parties qui se rallient très-difficilement, leur champ de bataille étant presque toujours en avant du camp. C'est donc une erreur que de laisser à l'armée attaquée le temps de se reconnaître et de se mettre en bataille à la tête de son camp ; au contraire, en l'abordant avec vivacité, on la met en désordre et on la réduit à prendre honteusement la fuite en abandonnant artillerie et bagages.

C'est pour avoir méconnu ce principe que le prince d'Orange se vit enlever la victoire par la vivacité, la hardiesse et la présence d'esprit de son adversaire, qui sut profiter assez habilement de son premier mouvement rétrograde pour le rejeter dans ses défilés. Le danger imminent couru par le maréchal de Luxembourg prouve combien la prudence et la circonspection sont nécessaires à la conduite de la guerre : jamais il ne faut négliger les différents avis reçus sur un même sujet ; quel que soit le degré de sûreté des uns, il faut toujours se garantir contre ce que peut nous faire craindre celui qui nous paraît le moins sûr, car il peut être le véritable. Quoique l'avis nous vienne d'un espion ou correspondant dont la fidélité est éprouvée, celui-ci peut servir les deux partis à la fois ou, ayant été découvert, s'être vu contraint de donner un faux renseignement.

Nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter qu'en cette journée, la stratégie a été aussi étrangère à l'offensive qu'à la défensive. En effet, le prince d'Orange ne voulait qu'entreprendre sur les Français par dépit de n'avoir pu empêcher la perte de Namur, sans viser un but militaire plus sérieux ; d'un autre côté, Luxembourg se contentant de n'avoir pas été vaincu et peu soucieux de poursuivre son adversaire en retraite, ne paraît pas s'être alors inspiré du principe qui a tant valu à Napoléon I^{er} :

Féconder la victoire par la poursuite la plus vive et la plus énergique possible du vaincu.

Mais qui oserait condamner ici Luxembourg ? Les opérations de l'illustre élève de Turenne n'étaient-elles pas trop influencées par l'omnipotence du cabinet du grand roi ? Et souvent celui-ci n'a-t-il pas réduit ses généraux à n'être, à la tête de ses armées, que de grands caporaux faisant rigoureusement exécuter une consigne ?

Aux souvenirs qu'a laissés ce combat si remarquable, se rattache le singulier fait que nous allons raconter.

Un soldat du régiment Dauphin, Claude Meret, natif du bourg de Chanteau près d'Orléans et qui avait pour nom de guerre Laviolette, ayant été blessé à Steenkerque, fut transporté dans un état pitoyable à l'hôpital de Marvis à Tournai. Etant mort peu de jours après de l'inflammation de sa jambe qui avait été cassée, il fut jeté par les infirmiers sur de la paille dans une cour de l'hôpital. Voulant l'ensevelir le lendemain, ils ne furent pas peu étonnés de trouver à celui qui, vivant avait le visage d'un mort, un teint vermeil et l'air d'un homme qui sommeillait. Les sœurs hospitalières, surprises elles-mêmes, ordonnèrent de laisser là le corps jusqu'à nouvel ordre. Les médecins observèrent ce phénomène d'autant plus extraordinaire qu'après seize jours d'attente le cadavre ne présentait pas d'altération, pas même à la jambe, dont la plaie ne présentait ni infection ni mauvaise odeur ; bien qu'il eût été exposé à l'air sur de la paille sous un hangard, son visage même ne paraissait nullement changé.

On cria au miracle à Tournai. Au bruit de cette nouvelle, les étrangers affluèrent de la France et des Pays-Bas, à pied, à cheval, en voiture, pour voir le prétendu saint. On s'étouffait dans la rue de Marvis et une garde de huit ou dix mousquetaires, qu'on avait mis auprès du cadavre, eut toute la peine du monde à contenir la foule. C'était à qui ferait toucher des linges,

des images, des chapelets au corps de saint Laviolette pour les emporter comme de précieuses reliques.

Un grand nombre d'officiers du régiment Dauphin allèrent voir leur ancien camarade, surtout ceux de sa compagnie, entre autres son lieutenant et l'aide-major du régiment, qui donnèrent dans l'hôpital une scène touchante. Meret, naturellement fort grossier et peu facile à dresser aux exercices militaires, s'était attiré des traitements bien durs de la part de ces deux supérieurs. Ceux-ci commencèrent à craindre les suites de leur sévérité inconsidérée envers un soldat qu'ils croyaient devenu bienheureux. Arrivés dans l'église de l'hôpital, ils se jetèrent en pleurant sur le cadavre de leur ancien subordonné, poussèrent des gémissements en se frappant la poitrine, et ils lui demandèrent pardon de leur brutalité.

Les autorités civiles, militaires et ecclésiastiques dressèrent une enquête appuyée par la déclaration écrite des médecins qui avaient visité le défunt ; au bout de vingt-trois jours écoulés sans que le corps s'altérât le moins du monde, il fut déposé, près de l'autel de l'hôpital, avec une expédition du procès-verbal, dans une tombe sur laquelle fut placée une table de marbre portant cette inscription :

ICI GIT CLAUDE MERET
DIT LA VIOLETTE
DUQUEL LE CORPS FUT 23 JOURS EXPOSÉ
AU PEUPLE, SANS CORRUPTION,
SON PROCÈS DANS LA TOMBE EN FAIT MENTION.
L'AN 1692
R. I. P.

Quoi qu'il soit d'un tel événement, la mémoire de ce soldat à qui son aumônier ne trouvait pas toujours moyen de donner l'absolution, ne tarda pas à être honorée et l'on vint faire sur sa tombe des prières et des vœux.

Deux ans après, le grand Dauphin, fils de Louis XIV, commandant en chef l'armée de Flandre, quoique très-pressé, s'arrêta à Tournai pour faire sa prière sur cette pierre ; il complimenta avant de partir les religieuses de posséder les marques précieuses d'un miracle signalé dont il se glorifiait lui-même, puisque Laviolette sortait des grenadiers de son régiment.

La journée de Steenkerque, on l'a vu plus haut, fut fatale pour bien d'autres que pour Laviolette. En effet, les anciens registres d'inhumation de Gondregnies portent des noms d'officiers anglais de distinction qui y moururent peu de temps après ; il est probable que, dans les paroisses environnantes, on retrouverait encore bien des noms remarquables portés par des combattants qui reçurent le coup mortel dans ces champs de carnage. En effet, on a retrouvé à Mons, dans le cloître de l'ancien couvent des Minimes, l'inscription suivante :

CI GIST..... MESSIRE SIMON CÉSAR DE VINS DAGOULTE CHEVALIER COMTE DE VINS FILS DE HAULT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE JEAN DE VINS DAGOULTE CHEVALIER MARQUIS DE VINS ET DE SAVIGNY MARÉCHAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROY CAPITAINE DES MOUSQUETAIRES A CHEVAL SERVANS A LA GARDE DE S. M. ET DE HAUTE ET PUISSANTE DAME, DAME CHARLOTTE L'ADVOCAT, LEQUEL EST MORT EN CETTE VILLE LE 6^e AOUST 1692 DES BLESSURES QU'IL AVAIT REÇUES LE 3 DU MÊME MOIS AU COMBAT DE STEENKERKE. CAPITAINE DANS LE RÉGIMENT D'INFANTERIE DE HAINAUT N'ESTANT AGÉ QUE DE 17 ANS, 4 MOIS, IL AVAIT DÉJÀ DONNÉ DES MARQUES D'UNE VALEUR ET D'UN MÉRITE FORT AU-DESSUS DE SON AGE SI PEU AVANCÉ MARCHANT SUR LES TRACES DE SES ILLUSTRÉS ANCÊTRES ORIGINAIRES DE PROVENCE QUI DEPUIS PLUSIEURS SIÈCLES SONT TOUS MORTS AU SERVICE DE LEURS ROYS DANS LES PLUS IMPORTANTS EMPLOIS DE LA GUERRE.

R. I. P.

Pour l'humanité voilà le revers de toute médaille de victoire militaire !

Mais quand la religion plane au-dessus de ces hécatombes humaines, elle en voile pour nous l'horreur et elle guide nos regards au-delà ; c'est elle qui protège le mieux contre l'ingratitude et l'oubli de ce monde les obscures et innocentes victimes de la guerre. En effet, sans la modeste chapelle qui s'élève au milieu du champ de bataille, sans le *De profundis* que le prêtre y récite pour eux chaque année aux Rogations, qui penserait encore aux malheureux soldats qu'a vus mourir la journée de Steenkerque ?

Gand, le 23 septembre 1882.

Le Colonel C. MONNIER.